

QUELQUES HAÏBUNS

Étonnant destin que celui de ce célèbre Matsuo Munéfusa. Si aujourd'hui, en Occident, Bashô est reconnu pour ses « haïkus » (ou tercet), environ un millier, il était reconnu de son vivant comme le maître du « haïkai-renga » (ou poèmes liés). Or, Bashô était avant tout un prosateur : les deux tiers au moins de son œuvre, qui font à peine trois cents pages, sont constitué de prose. On peut lire les traductions de René Sieffert sous le titre *Journaux de voyage* (P.O.F., 1988), dans son introduction, il précise: « Ses journaux de voyage sont composés en prose rythmée parsemée, de-ci de-là, de **hokku** [M. Sieffert fustige ceux qui utilisent l'anachronisme **haïku**] dans lesquels se cristallise une impression fugitive, longuement préparée par la description d'un paysage, par une méditation devant un vestige du passé, devant un site illustre ». C'est cet ouvrage remarquable qui a, au fil des ans, incité divers poètes à explorer le haïbun.

Forme littéraire d'origine japonaise, le haïbun combine prose brève et poésie brève, lesquelles sont écrites par un seul poète ou encore par plusieurs poètes. Bashô a utilisé cette forme d'écriture pour la rédaction de ses journaux et carnets de voyage. Il n'a pas hésité à insérer des haïkus de ses hôtes et de ses amis dans ses proses brèves. Le haïbun a ultérieurement connu diverses écoles et il est toujours pratiqué. Il traite autant des événements et des émotions qui surviennent durant un voyage que de la vie quotidienne. L'alliance de la prose et du poème entraîne le lecteur dans un univers étonnant, celui de la description et du non-dit, du minimalisme et de l'évocation. Voici des haïbuns de poètes contemporains qui, en français, explorent cette forme.

- INSTANTS DE TEMPÊTE – Opaline Allandet
- UN AN – anna
- LE VOYAGEUR – Michel Berthelin
- À LA RENCONTRE DU PRINTEMPS – Ginette Chicoine
- CARNET DE VOYAGE EN AUTOMNE – Hugo Dufort
- TOKYO – André Duhaimé et André Girard
- DE TAÏWAN COMME SALLE D'ATTENTE DU PARADIS –
Georges Friedenkraft
- ÉTERNEL ET IMMuable CANIGOU – Raymond Matabosch
- DÉCEMBRE 2004 – Philippe Quinta
- AUTOMNE À MONTRÉAL – Patrick Simon
- CARNET DU JARDIN – Monika Thoma-Petit

INSTANTS DE TEMPÊTE

Opaline Allandet

Sous les sombres nuées tranche un faible jour, oscillant entre le gris et le noir. La terre semble en alerte. Puis le vent furieux cabre et soulève les fines poussières tourbillonnant au sol.

Un chemin désert
Revêtu de feuilles rousses
Journée automnale

Envol des graminées et des feuilles fouettées, aux arbres arrachées, dont les noires ramures torturées par le vent sont parfois brisées et jonchent la lisière des forêts. Des herbes se couchent dans la prairie, puissantes vagues frémissantes.

Pétales de roses
Éparpillés sous la pluie
Au temps des vendanges

Une pluie torrentielle s'abat du ciel, balayant tout sur son passage, dégringolant des toits et inondant les prés. D'heure en heure s'empporte le fleuve charriant du bois flotté et recueillant des rivières aux flots ravageurs.

Les oiseaux s'enfuient
En poussant des cris perçants
Vers des cieux paisibles

La tempête rugit, tel un animal sauvage retenu en cage, noyant tout le paysage. Sur les mornes plaines, nous pouvons entendre un concert de craquements, de rumeurs surgies de toutes part, mélangés aux odeurs de la terre suppliciée.

Bientôt l'équinoxe
Et ses profondes marées
Lune de septembre

Dans les demeures, le vent se meurt, puis hurle en secouant les volets. Il siffle, furibond, entre tous les interstices des portes et des fenêtres. Colère de la nature, soudainement déchaînée, agissant en suprême maîtresse.

Une lampe rose
Dans les ténèbres aveugles
La nuit tamisée

Outrage des cieux sur la terre assoiffée où tout paraît vaciller vers le néant, dans le déferlement des éléments menaçants, pesant sur les humains qui se tiennent terrés, le cœur palpitant de crainte, puis d'effroi. Ceux-ci se sentent comparables à de simples fétus de paille accrochés à la toile du destin.

Fenêtre éclairée
Symbole de vie présente
Message secret

Par la puissance de ses forces décuplées, la nature fait la loi ici-bas, et nous oblige souvent à courber l'échine, nous sentant impuissants face aux caprices du temps.

UN AN

anna

il y a un an, je quittais les montagnes pour les rizières, il y a tout juste un an je poussais la porte de ma cabane pour un séjour de neuf mois... la première nuit passée, fut la plus dure... je ne savais pas ce qui m'attendait et je me sentais étrangère à ce relief... j'écoutais, j'attendais, je regardais silencieuse, et doucement je me suis laissée séduire par ces étendues à perte de vue, je découvrais les ciels vastes à en perdre la tête, je découvrais les étangs, leurs couleurs qui s'accordaient au ciel, les végétations de steppe, les chevaux, les taureaux, les oiseaux en nombre exceptionnel. je découvrais la terre blessée par la sécheresse, par le vent et les hommes rugueux et rêches de ce bout du bout du monde... c'était l'automne et l'hiver s'installa entre mes planches mal jointoyées, avec rapidité... le vent s'infiltrait et balayait ma cabane, pendant que mon poêle ronflait du bois que j'avais coupé dans les roubines. je courais après les travaux à faire de droite et de gauche, et le Rhône imperturbable, coulait à côté de ma vie... je me promenais de longues heures dans les rizières asséchées, mes jumelles et ma lunette comme seules compagnes... dans les étangs, j'ai vu les oiseaux les plus singuliers, mais aussi les plus communs... tous, m'apportaient un plaisir simple mais très profond... j'ai vu les vols de grues cendrées passés sur mon cabanon et les flamants rose sans cesse autour de moi.

sur les étangs

les oiseaux

infiniment loin

mon confort, très limité ne me permettait pas, d'avoir le net dans ma cabane au début de mon installation... j'avais celui-ci dans un grenier non chauffé... je passais mes nuits, enveloppée dans des couvertures et les doigts complètement gelés, à corriger quelques travaux, et à écrire des haïkus sur le net... et un soir je l'ai rencontré, « Lui ». je lui ai répondu une fois sur un forum, et petit à petit de haïku en haïku, on s'est rapproché imperceptiblement, jusqu'à nous toucher devant la mer... j'ai souvent eu très froid dans ce lieu hostile et puis j'ai fini par tirer un câble téléphonique et m'installer le confort dans mes planches près de mon poêle... l'hiver s'est écoulé ainsi, lentement au rythme d'une nouvelle rencontre, d'une découverte, et d'un réel plaisir... puis le printemps s'aménagea son temps et s'épanouit avec les venues de plus en plus fréquentes de cette

rencontre... les douceurs pointaient de toute part... les oiseaux partaient pendant que d'autres revenaient...tout bougeait... mes premiers travaux dans les abricotiers m'ont étonnée... je me suis fait surprendre par la résistance psychologique et physique que demandaient de telles activités ; seule au début, je me suis faite accompagnée par la suite de femmes très courageuses... et puis la douceur du climat me permit de franchir le Rhône de façon plus anarchique... une embarcation de fortune me portait chaque jour vers mon lieu de travail... je rentrais parfois épuisée avec de temps à autre 11 heures de boulots dans les pattes... je me précipitais sur mon ordinateur et sur le net, juste pour avoir le plaisir de le lire, Lui, et de voir son plaisir sourdre entre les mots...je passais mes soirées devant mon cabanon, et je rêvais d'un avenir différent ; j'écoutais les bruits de la nuit, souvent étouffés par des concerts de grenouilles assourdissants...

papillon de nuit
dans le halo
prisonnier

chaque semaine, je parcourais à pied un bout de la départementale 202 à sa rencontre... chacun de nous avait son point de repère au bout de cette ligne droite... moi une voiture grise, Lui un tout petit point minuscule... ce furent pour nous les moments les plus heureux de cette bien trop courte période.

éclat de rire
dans ses bras
éclat de vie

l'été vint avec ses joies, mais aussi ses peines... la chaleur devint parfois insupportable, je frôlais les 40° dans mon petit espace... les nuits plus insupportables que les jours, le sommeil tardait malgré le ventilateur qui tentait de tromper les températures excessives... et la récolte des abricots vira au pénible.

journée tuante
dans les rizières
l'eau s'arrête

le reste du temps, je cultivais le jardin avec mon amie... je lui apprenais les gestes des montagnes pendant qu'elle me montrait ceux des rizières... le temps passa encore par là jusqu'à la fin de l'été... mon chagrin de plus en plus inconsolable par une réalité inflexible, me décida de quitter la vie sauvage des rizières, pour me rapprocher de Lui et du nouveau travail que je commençais à maîtriser...

j'ai refermé la porte de ce cabanon, laissant sur le seuil les plus beaux souvenirs, mais aussi les plus douloureux... depuis, il reste clos... personne ne l'a rouvert... il a besoin de repos... il a besoin de laisser passer tout ce que je lui ai cédé.

devant l'étang, il attend lui aussi des jours meilleurs un an vient de passer.

tout peint de blanc
le cabanon veille avec le pin
sur mon histoire

LE VOYAGEUR

Michel Berthelin

Le pont est battu par les vents. Les nuages occultent partiellement un ciel noir marin d'un printemps qui souffle sa rigueur sur la Seine reflétant la ville lumière toujours animée. La virevolte des taches sombres et moirées des cerfs volants en folie attire le voyageur d'un taxi. Ils s'élèvent et se gonflent du souffle ténu et tissent d'invisible trame ludique en hymne à la gloire des cieux.

Papillons de nuit
Dans la ville lumière
Il est vingt-trois heures

Les filins imaginaires se détendent, secoués par les saccades de ce souffle sublime. Parfois la douleur de la chute d'un de ces lucanes, attiré au ras des vaguelettes, déprime. Une étoile le rappelle jusqu'aux cieux poursuivre ses envolées lyriques au vent intime.

De rares passants
Rêvent de ces sarabandes
Ô douce folie

Un bateau-mouche passe pour en capturer. L'escrime des puissants feux éblouit ces fragiles existences fugaces que des gestes ancestraux animent sans frime. Ils sont peu, ils sont là en communion, ce sont des charmants enfants qui s'amusent.

Au ciel étoilé
Que des gens attardés lorgnent
Sur le pont des Arts

C'est la fête du vent sur la Seine à Paris jusqu'aux cimes des arbres aux frondaisons bruissantes. Le taxi conduit son passager à la gare de Lyon, celui-ci rêve déjà au voyage à venir. Destination Firenze en Italie.

Voyageur dans l'âme
Où quelques vols d'hirondelles
Sous le ciel d'azur

Elles tournoient sur la ville sous le soleil qui atténue ses ardeurs sur la cité florentine. La foule déambule sur les larges pavés piquetés. Les pages d'un livre s'effeuillent au vent. Le ciel se souvient des orages lointains qui défilent à l'horizon. Sur la place de la Seigneurie les éclats de rires jaillissent. Une valise vide au fond de l'armoire de bois sombre, gît.

Les lourdes voiles
En lente métamorphose
Circulent en ville

Manteaux crème en vadrouille parmi les rues florentines. Les bruissements de l'eau des fontaines ponctuent le bourdonnement de la foule. Une puissante marée de questions inachevées berce le voyageur étourdi. Les murs vibrent encore des intempérances de l'homme. Les bruits de la cité montent et résonnent de souvenirs florentins.

Les derniers vaisseaux
Affalent leurs voiles crémeuses
Gestes immuables

L'ocre des tuiles casse les tours des palais aux façades armoriées. Le soleil fuit et abandonne la blanche pièce. Le dormeur s'étale là dans le désordre. Sur les toits quelques géraniums cachés rehaussent les rouges qui dominent. Seul un arbre hisse sa verdure alanguie. Des milliers de présents cahotent pour la nuit de rues en rues, cohortes maladroitement et lentes. Ils rentrent au port. La ville s'assoupit vaincue par la chaleur elle se replie parmi ses ombres.

Elles sont impassibles
Les statues endurant l'ère
Houles des siècles

Les persiennes vertes ou sang surveillent les ébats cachés des passions de la vie.

À LA RENCONTRE DU PRINTEMPS

Ginette Chicoine

Nous atterrirons bientôt à Tucson. Des montagnes partout. De la neige sur les sommets. Du gris et un peu de vert. Plus près de la ville des routes linéaires à perte de vue isolées quelques maisons au coin de deux routes. Curiosité des cercles verts par-ci et par-là. J'apprends qu'on irrigue la terre à l'aide d'asperseurs qui tournent sur un pivot central. Ronds de verdure dans la grisaille. Tucson la ville. Plan en damier des maisons bien alignées et serrées quelques courbes et des cellules golfigues brisent la monotonie du paysage urbain. Plus loin des avions beaucoup d'avions je me souviens de mes lectures un musée un ossuaire d'avions à ciel ouvert puisque le climat le permet.

le temps est frisquet
pour le mois de mars
pas de neige heureusement

Beau l'Arizona m'avait-on dit. Différent je dirais. Des montagnes oui mais des montagnes sans arbres des montagnes tristes des montagnes grises des montagnes comme nous les voyons chez-nous au début du printemps. Je leur accorde qu'au coucher du soleil elles deviennent roses. Je me demande pourquoi on vient ici l'hiver. Je connais la réponse pour l'avoir entendue. À cause du temps sec et du soleil qui luit plus souvent qu'à son tour au moins trois cents jours par année. Et il fait quand même plus chaud qu'à Québec.

monts Catalina
pas de soleil
des nuages s'infiltrant

Différent car au lieu des arbres poussent des cactus. À l'est et à l'ouest de Tucson le désert de Sonoran. Dans ce désert une forêt de saguaros. Le long du sentier nous apprenons l'autre végétation désertique ocotillo cholla mesquite paloverde. La terre de Caën une terre ingrate. Me voilà triste. Tucson est une ville du désert. Question d'évolution. Pourtant ce nom d'origine amérindienne

signifie eau aux pieds des montagnes noires. Aujourd'hui le lit du fleuve Santa Cruz est sec. Il revit durant une courte période pendant l'été. Il déborde même à cause de ces pluies torrentielles que les Tucsonniens appellent monsoons. Pluies qui marquent le paysage partout des évacuateurs de crues des washes.

saguaros longilignes
géants sentinelles
le long de la I 10

Nous logeons à Oro Valley ancien chemin de l'or ville dortoir au nord de Tucson au creux d'un terrain de golf. Par une fenêtre le soleil se lève derrière montagnes Santa Catalina par l'autre il se couche. Un coucher de soleil de carte postale pour vrai. Plein les yeux. Une vallée d'or pour les retraités qui viennent de partout oublier l'hiver. Fin mars fin de saison. Beaucoup quittent. El niño les aura privés du printemps. Jours de fraîcheur. Notre tête programmée pour la chaleur. Jouer au golf dans les cactus parmi les tourterelles et les cailles. Exotisme. La différence. Les saguaros piquetés de trous nids pour les oiseaux et les balles de golf.

un pic niche
dans un saguaro
bout de queue puis la tête

Décidons aujourd'hui d'aller jeter un coup d'œil à Tucson. Appréhension. Non doués pour les villes même avec une carte. Souvenirs de Provence. Heureusement la signalisation nous ressemble. Les rues ne changent pas de numéros à tous les coins. Bilinguisme des indications influence espagnole partout. État américain depuis 1848. Stationnons sans problème. Surpris et ravis. Sortons de notre voiture climatisée. La chaleur nous écrase. Vite même l'ombre d'un cactus on ne trouve pas. Marchons jusqu'au Visitor Center. Les autochtones déambulent mine de rien non surpris de cette chaleur soudaine pour nous. Une gentille dame nous guide à l'aide d'une brochure sur la ville. Facile ... la carte ... tout est expliqué ... vous avez des circuits. Ou nous sommes niaisés ou les cartes ne sont pas aussi détaillées qu'on nous le dit. Nous tournons un peu et un peu à la recherche des rues faciles à repérer avec une carte. Et nous trouvons El Charro. Perdus. Dans le menu. Pourtant bilingue. Burritos tortillas fajitas quesadillas enchiladas tacos chichimangas

flautas tostadas. Danse de mots. Où est la différence ? Nous optons pour un chili. Surprise !

sur le bord du toit
l'oiselle passive attend
d'être fécondée

Early Birds. Fraîcheur matinale sur notre balcon. Les oiseaux piaillent picorent se poursuivent. Paradis pour ornithologues. Imperceptible changement. Tous nos sens aux aguets. Que s'est-il passé cette nuit ? Sortir aller voir. Des milliers de petites fleurs jaunes habillent le palo verde. Le printemps. Flâner vagabonder vérifier. Oro Valley tel est son nom. Le long des routes des arbres hier grêles insignifiants croulent orgie de jaunes. Fleurs de cactus blanches rouges jaunes en dégradés. La terre de Caën transformée. Traduire avec des mots la beauté l'indicible l'incommensurable de ce printemps fragile. Plaisirs éphémères. L'espace d'un printemps arizonien. Raison d'y revenir.

pendant la nuit
le printemps fleurit
le palo verde

CARNET DE VOYAGE EN AUTOMNE (extraits)

Hugo Dufort

je n'ai jamais
gravi une montagne
...le fleuve non plus

je n'ai jamais
fait l'amour au grand air
...comme les feuilles mortes

Ces deux phrases ne sont pas exactement des haïkus, même si elles transportent une certaine poésie dans leur délicatesse toute allusive. Toutefois, elles illustrent bien la simplicité, la concision que nous offre la voie poétique. Nous vivons à une époque bruyante et essentiellement verbeuse. Il n'est donc pas mauvais de plonger dans l'essentiel et de résumer nos passions en quelques mots bien choisis, quitte à ne pas les mettre à nu dans l'immédiat.

Mes passions sont nombreuses, mais je les cultive avec modération – je les préfère à l'état sauvage. Il est plus agréable de se promener dans un boisé que sur une corde de bois, vous en conviendrez. Il est plus gratifiant d'escalader une colline que de la contourner en autobus. Il en est de même avec le haïku. On s'imagine mieux une lecture dans la solitude, et de préférence à la lumière naturelle. Laissez votre table à la maison. Échangez votre sofa contre une paire de bottes de randonnée. Abordez les haïkus seul dans une clairière... ou seul dans une foule.

Il n'est pas inhabituel de regrouper des haïkus selon la saison ou selon le moment de l'année. Les haïkus que je vais vous lire ont une thématique commune. D'ailleurs, les premiers recueils de haïkus étaient des récits de voyage entrecoupés de fines observations. Les « poètes de la phrase courte » ont souvent été des hippies, de Bashô jusqu'à Jack Kerouac. Je vous offre donc, en quelques pages, un voyage à travers une saison, l'automne.

Septembre. Il est temps de ranger notre bric-à-brac avant que l'hiver ne pointe son nez glacé. Sur la plage presque déserte à Sainte-Luce, près de Rimouski, un vieil homme en anorak joue avec son chien. Je rejoue la scène dans ma tête: le chien court vers un bout de bois, le bout de bois voit venir le chien, l'anorak du vieil homme claque au vent. J'écris :

sur ce rivage désert
le bois de marée
attend la gueule du chien

Un peu plus loin à Sainte-Flavie, on peut manger une excellente guédille dans une cambuse sur le bord de l'eau. Pour ceux qui ne sont pas diplômés dans la science du fast-food, la guédille est un pain à hot-dog qui contient une salade au homard. À Sainte-Flavie, le soir, le ciel est aussi parfait qu'on puisse l'imaginer. Couché sur le vieux quai, on peut regarder passer les étoiles filantes, les perséides. Pourtant, je vois un petit garçon qui est absorbé par un tout autre ciel. J'écris :

les étoiles apparaissent
au-dessus du quai
l'enfant regarde les vagues

Près du vieux moulin, toujours à Sainte-Flavie, on peut apercevoir des canons qui ont été repêchés sur le site du naufrage de la flotte du général William Phips. Ils datent de 1690. Il y a aussi un vieux pont de pierre à moitié effondré dans un torrent, et une route qui ne mène nulle part. Je note, en souriant :

route abandonnée
seuls les pissenlits
voyagent

Octobre arrive et c'est la fin des récoltes. Pour les retardataires comme moi, c'est le temps de courir vers les vergers pour attraper les dernières pommes tardives. Près du mont Saint-Grégoire, je grimpe dans les pommiers, même si c'est interdit. J'ignore superbement les échelles, qui sont trop racoleuses, trop faciles, avec leurs jambes écartées. L'arbre en est tout secoué et exprime sa surprise en lâchant quelques pommes. Je note qu'Isaac Newton devait adorer cette saison, et j'écris dans mon carnet de voyage :

une pomme
redécouvre
la loi de la gravité

Affamés après un après-midi passé à courir dans le verger, nous retournons à notre auberge, à North Hatley. Dans le hall d'entrée, je jette un coup d'œil aux vieilleries accrochées sur le mur. Mon estomac proteste en apercevant ce qui est gravé sur l'une des assiettes en porcelaines. Je prends le temps d'écrire :

une image des moissons
décore le fond
d'une assiette vide

Dans le jardin de l'auberge, le massif de fleurs séchées forme maintenant ce qu'on appelle pudiquement un bouquet d'automne. On connaît l'expression « dans la fleur de l'âge », voilà que je m'intéresse à l'âge de la fleur. Parmi les roses fanées et les œillets tachés de brun, assez vilainement, une dernière pivoine semble défier la saison. Elle embaume encore et sa tige, couverte de pucerons, peine à soutenir la fleur immense accrochée au sommet. Je m'accroupis et j'écris :

la pivoine
porte sur ses pétales
le poids du jour

Nous sommes maintenant en novembre. Je visite le mont Mégantic et je prends quelques notes, malgré le froid qui me tord les doigts. Avez-vous déjà essayé d'écrire avec les mains gelées ? Cela relève du pur masochisme. Tout le monde le sait, les mains gelées n'ont qu'une seule fonction : tenir une tasse de chocolat chaud. Réfugié dans le chalet près de l'observatoire, j'observe par la fenêtre la belle forêt de feuillus. J'écrirai quelques jours plus tard :

les arbres nus
font rougir les feuilles
des autres arbres

De retour chez moi, les arbres ont fini leur strip-tease annuel. Les gouttières de la maison sont bouchées et la pelouse dort sous sa courtepoinde de feuilles de bouleau. Pour amuser le fils du voisin, je fais des culbutes devant la maison. Ce point de vue inversé me permet de voir les choses d'une autre manière. Plus tard, j'écrirai :

râteau debout
sur un tas de feuilles
un arbre à l'envers

Les arbres maintenant nus nous permettent de voir le relief sous des angles nouveaux. Les collines semblent couvertes d'une barbe de trois jours. Près de Saint-Simon, en roulant sur la route 132, je regarde distraitement les falaises, mais voilà que je remarque un petit détail. J'écris dans mon carnet :

le long de la montagne
les rails dessinent
une cicatrice

Dans un hôtel à Québec, au cinquième étage, je regarde en direction de la ville, vers les secteurs industriels, qu'on ne voit jamais sur les cartes postales. On voit des ruelles jonchées de vieux matelas, de cabane éventrées et de tôle rouillée. Au loin, les rails convergent vers le port, dans un curieux enchevêtrement gris et brun. J'écris :

gare de triage
la rouille
venue de partout

L'hiver arrive finalement, passager clandestin caché dans la barbe du solstice. On ne l'attendait plus. Avant de vous quitter, voici un dernier haïku pour clore la saison :

près du ruisseau gelé
au bout des traces de pas
il n'y a plus de souris

TOKYO

André Duhaime et André Girard
(extraits de *Marcher le silence : Carnets du Japon*,
Leméac Éditeur 2006)

dormir presque sur le sol
tout près d'une voie ferrée
souvenirs d'enfance

moteurs et sirènes
réveil dans un tokyo bruyant
les yeux fermés
seulement écouter

sortir seul sur la rue
je fais quelques pas
me retourne savoir revenir

Café des habitudes donnant sur ciel matinal voies du métro de surface et distributeurs de billets. Station Shinkiba nous sommes en ville mais tout est si calme. Trompette de Miles en sourdine et dans ma tasse le créma onctueux. Vingtaine ou cinquantaine aucune place libre tous impeccables sans exception chacun dans ses rêves bientôt le travail. Ikebana sur table centrale journal cellulaire livre revue à la main. Tout le monde fume. On n'entend que la trompette non pas exactement. La rame arrive en bas les pas pressés. Cette femme devant moi pose son cabaret ma cuillère contre porcelaine. *You're so vain* de Carly Simon. Trente ans plus tard ça sonne toujours aussi bien. Il est mort en mars quatre-vingt je l'ai croisé avant d'entrer. Mon menuisier de père ici au pas pressé. Même regard inquiet devenu salaryman à Tokyo City. Vêtements de belle coupe journal sous le bras imper impeccable. Elle ne sucre pas son café trouve dans sa bourse un briquet.

ils savent où ils sont
matin banal somme toute
ils savent où je suis
moi pas trop

pour aller vers shinjuku
y24-y21 puis e16-e27
tout ce que je vais voir
tout ce qu'il faudra revoir

Porte-documents soulagé du pas nécessaire. Jean et veston léger serais-je ce matin devenu Tokyoïte. Père originaire d'Hokkaido peut-être. Ça me fait sourire aux fleurs. Marcher d'un bon pas Ayoama-dori d'est en ouest. Station Akasaka-Mitsuke jusqu'à Shibuya. Qu'importe l'après nous verrons bien. Vibrer en ce quartier déjà lu pour mieux se retrouver. Espace vert s'étirant devant l'ambassade. Quel est son nom déjà. Pas très important. Autant d'arbres fruitiers se dressant dans la brise ça suffit. Huit voies de large circulation sans klaxon dense fluide civilisée à se croire devenu sourd. Mille solitudes sur le trottoir quelques vélos bien dressés se sentir divinisé. Aimer la ville depuis tout petit mégapole ou bien toute petite mais la ville à tout prix. Marcher Athènes ou Montréal jusqu'à très soif Londres et Moscou en état de grâce. Tokyo ce matin personnages tombés près d'ici. Grands magasins love hôtels gay cafés salon impérial. Yukio Mishima tu as choisi la mort en soixante-dix tu m'aides à vivre en deux mille cinq. Ayoama-dori. J'entre à pied dans ton décor.

samedi matin
au pays du soleil levant
le soleil hésite
à se lever

va et vient
des parapluies
et des masques

à fukagawa
j'ai posé mon sac
devant bashô
pour une photo

Asakusa-dori il y a du sensuel dans l'air. Ce soir la pluie lave l'asphalte mon parapluie distille les sons. Les autos sont lentes luisantes les vélos rassurants je me chuchote l'urbaine trame. Je marche marche. Je marcherai jusqu'au premier quai jusqu'au dernier faubourg. Nous n'en savons rien encore vivant personnage que nous sommes. Me viennent dans la nuit des images plus noires que pastel sur Asakusa-dori. Tokyo cinquante-cinq de la nouvelle vague japonaise. Je ne me rappelle plus le titre. Pas grave tu avances dans la foule et ça ne s'agite plus maintenant que dans ta tête. Veston aux parfums d'humidité le col fermé de ma chemise je louvoie. Devant la vitrine néons allument boutons de nacre. Je me fonds dans la masse en quête de. Je te dirais quelques mots toi première sans parapluie à me sourire. Trois mots à l'oreille avant de t'entraîner dans un bar ou bien ce café. Tu vois la banquette libre t'embrasser férocement prendre ta solitude. La main sous ta jupe t'effleurer la joue mes lèvres sur ta nuque ton col mouillé. En silence je te regarderais. Sous mon parapluie je marcherai sans doute jusqu'au bout de ta ville.

visite au mejiro store
petite boutique de flûtes
trouvée sur le web

dans une étroite allée
bouffe incroyable
au komatsu bar
pay in cash in yen only

gloria gayner chicago billy joel
michel andré jérôme
kampai

Ce sera donc la périphérie. Michel redevenu Kid en quête d'instruments et accessoires. C'était prévu tu ne peux pas ne pas y aller nous irons avec toi.

Peut-être le trouveras-tu ton shakuhachi antérieur à l'ère Meiji. Station Shinjuku c'est parti direction nord-ouest. Le soleil tape fort sur l'homme chauffe pavés et asphalte. Nous sommes assoiffés mais en avons vu d'autres adresse en main et cœur à l'ouvrage. Tu connais propriétaire prix et inventaire sans y être jamais allé. Plus loin que prévu. Taxi désorienté les rues deviennent passages ça coupe partout les ruelles. Craven Road Londres. Musicien de Nord Amérique tu seras entré dans l'espace réduit comme d'autres en religion. Le pas respectueux et profonde conviction. Virtuel prend visage. Discours d'initiés sur partitions parfumées au bois. Instruments en vitrine. Temple du shakuhachi impose son rituel. Elle te présente son plus beau tu le portes à la bouche. Elle est aux anges nous sommes cloués. Ta plainte est averse localisée et lune incertaine. Michel Dubeau redevenu toi cent kilomètres à l'est de Fuji. Le shakuhachi de la dame sonne les automnes laurentiens.

dernière soirée à tokyo
avec allen octavio ryu et emiko
la poésie se porte très très bien
au robata honten

erre dans ma tête
une migraine
vacille le monde flottant

Vous tous en bas qui vous activez cette nuit sur la barge vous ne saurez jamais. Tout près d'ici dans mon lumineux curry-shop aux allures de truck-stop j'aurai gagné le titre d'habitué. À la caisse elle était tout sourire. Dans un élan de complicité la jeune fille au costume m'a présenté un coupon rabais échangeable lors de ma prochaine visite. Dix pour cent d'escompte sur mon prochain repas. Elle était toute heureuse comment lui dire moi qui plus tôt étirais crevettes au curry café bière cigarettes. I'm sorry leaving tomorrow. Shinkansen to Nagoya you know. Quelque chose de cassé dans son regard dans mon ventre. Elle me tendait le coupon que j'ai accepté en cueillant ses mains dans les miennes. Arigato domo domo. Be sure it will be my prettiest souvenir. Ses jolies mains dans les miennes papier monochrome deux solitudes à trois pas de la caisse. Comme pour faire exprès la radio jouait une nippone ballade de nuit. Habitué de la place devant une jeune fille que je ne reverrai jamais plus. Vous tous en bas qui vous activez dans la nuit vous ne saurez jamais pourquoi je suis sur ce pont à vous observer. Ça scintille dans ma nuit. Sur nous tombent les secondes.

DE TAIÛWAN COMME SALLE D'ATTENTE DU PARADIS

Georges Friedenkraft

Pour Yu Hsi et Maurus Young

Elles émergent de tous côtés. À travers les interstices du rêve. Dans les brèches qui se dessinent entre l'ombre et la lumière. Dans cette pâleur lactée qui couvre de la brume du soir les arbres tropicaux dans leur pesante densité. Palmiers, bananiers, bambous, fougères arborescentes... Elles jaillissent comme des geysers, formes fantomatiques de vapeur sous pression.

Elles éclosent comme les fleurs parfumées offertes par les dévots dans les temples de Zhu Shi ou de Lungshan. Là où, entre les imposantes statues des divinités, les chandeliers et les bâtons d'encens, sous les plafonds aux mille et uns raffinements décoratifs, jaillissent les sources de la spiritualité. Dans les ponctuations des prières, on devine leurs yeux profonds comme un océan d'anthracite. L'un des sommets de la culture, à Taïpei, la capitale de l'île, c'est le Musée du Palais National. Là le visiteur parcourt allègrement cinq mille ans d'histoire, tant il est vrai que les Chinois ont été les acteurs privilégiés de la naissance de la civilisation. L'étranger erre, fasciné, parmi les poteries et les sceaux. Là aussi leur présence abonde et leur souffle se fait plus proche, comme si l'haleine de la nuit prochaine enveloppait les sentes de l'histoire dans son voile de satin.

*La masse écrasante
du long fleuve de l'histoire
dans leurs yeux profonds.*

On les retrouve dans les innombrables restaurants qui font de Taïpei un haut-lieu gastronomique, où toutes les variétés de la cuisine chinoise traditionnelle, de la cuisine locale taïwanaise à celles de Shanghai ou de Canton, se mêlent aux audaces japonaises et même françaises. Là elles adoptent le sourire charmeur des serveuses qui vous apportent des plats à la vapeur, ou des mets nouvelle vague à base de thé, ou qui s'obstinent délicieusement à remplir votre tasse de thé, même quand vous n'avez plus la place pour une seule gorgée supplémentaire. Ce thé si puissant qu'il prolongera de quelques minutes votre

quête du sommeil, où vous les reconnaîtrez, elles, quand l'imaginaire prolongera leurs contours.

*Je rêve et je vois
dans le transparent thé vert
leurs formes lascives.*

Parfois elles se glissent dans les vêtements des étudiantes de l'Université Nationale pour parcourir à vos côtés les berges du lac aux eaux paisibles, là où les écureuils apparaissent sous les tonnelles, là où les canards dorment la tête sous l'aile, là où les poissons pointent leur nez vers le ciel et laissent, derrière eux, des familles d'ondes concentriques

*Sur la berge court
aussi étonné que moi
un petit rat gris.*

Hier je me souviens avoir clairement reconnu leur présence dans des morceaux de musique. Quand j'écoutais religieusement Chen Chang Jing égrener les notes de cette cithare de l'ancienne Chine appelée « Qin », ou encore Ye Wei Ren parcourir de son archet le « Erhu », ce violon typique au son glissant comme le vent dans les frondaisons, elles étaient là, je vous le jure, accrochées aux mélodies et aux accords !

Puisqu'elles sont aussi filles de l'air, elles hantent le vol des papillons. Elles baignent les chants des oiseaux. Vous devinez même leur présence dans le champignon laiteux qui pousse goulûment sur la souche de bois mort. L'homme doit vivre en harmonie avec la nature. Comment nos philosophies techniciennes ont-elles pu oublier cette leçon essentielle de la sagesse orientale, celle justement qui revient par les méditations de Yu Hsi ? Quant à elles, l'innocence de l'enfance est aussi la leur, quand les écolières en uniforme se promènent autour du lac.

*Sur le pont bombé
toute l'école primaire
prenait des photos.*

Elles drapent toute la ville de leurs longs cheveux et transforment en îlots de détente les jardins et les parcs. « Mon jardin sourit », m'avait avoué Maurus Young. Mais c'était aussi à cause d'elles ! Que serait le sourire du monde sans le balancement de leurs hanches et le volume discret de leurs seins ? Que serait le sourire des jardins sans l'odeur de fleur d'oranger qui marque chacun de leurs baisers, comme si leur salive s'était intimement mêlée à la sève des agrumes ? Pris d'une soudaine pulsion érotique, vous tendez les bras pour les saisir, mais vous n'y parvenez pas. Vous êtes trop maladroit ou trop vieux, et elles sont déjà loin. Invisibles à nouveau dans les coulisses des arbres ou dans l'ombre des corolles exotiques. Comme l'avait écrit Tanizaki, la peau des femmes asiatiques n'est sublime que parce qu'elle recèle sa part d'ombre. Cette part d'ombre qui est aussi la leur. Elles s'en drapent comme d'une cape de soie. Elles en retiennent la pudeur, le charme et la fluidité. Elles vous fascinent et elles vous narguent.

*Visages d'Asie
aux pommettes comestibles
lisses comme un lac*

Bien sûr vous ne les verrez pas si vous gardez la tête froide, si vous restez accrochés aux pupilles fixes du réel. Vous ne percevrez alors que les trois dimensions de l'espace et le pendule du temps, armé comme mitrailleuse. Vous n'entendrez alors que le cliquetis des secondes et vous n'oserez même pas soupçonner leur présence. On ne les voit qu'avec le cœur.

Elles ? Ce sont les anges, bien sûr, mais vous l'aviez déjà deviné ?

* Texte écrit au retour d'une rencontre de poètes à Taïpei, à l'invitation du poète Yu Hsi et en compagnie du poète Maurus Young.

ÉTERNEL ET IMMuable CANIGOU

Raymond Matabosch

Géant catalan, fascinante montagne, citadelle avancée des Pyrénées et vieux berger des ans encapuchonné d'ouates hiémales, le Massif du Canigou, rudesse de la roche cristalline et douceur méditerranéenne s'y entremêlant avec bonheur, discernable de fort loin, se détache, au-dessus des vergers magnifiés de variations de blanc et de rose, entre neiges et arbres en fleurs.

Le Mont Canigou,
terre à nulle autre pareille -
Montagne sacrée.

Il rétorque, frère utérin, au géant de Provence, le Mont Ventoux, et, dans les froidures de l'hiver, quand la Tramontane et le Mistral, vents glaciaux, nettoient le ciel de l'un, l'autre se découvre et se dessine à l'horizon désavouant le disque orangé du soleil couchant, l'un et l'autre vigies des terres d'Oc et des Comtats.

Dès la nuit des temps
extirpé du sein terrestre:
La grâce divine.

Symbole avéré,
Olympe des catalans -
Le Mont Canigou.

Figure de proue et cerbère incoercible des Pyrénées Orientales, les hommes parcourant les chemins et les crêtes des Albères, du Vallespir, de Cerdagne, de Conflent et des Corbières, s'activant aux travaux agricoles, vinicoles et arboricoles *-vins, fruits et légumes primeurs de qualité-* ou dans les secteurs secondaires et tertiaires, apanage de la fertile et prolifique étendue plane de Roussillon, ou se hâlant sur les grèves, dentelles de sables blonds et dorés de la Côte Radieuse ou Vermeille, ou, tapis de cailloux amoureuxment polis et

arrondis par les eaux fluviales et maritimes, des rivages rocheux et dentelés du berceau de Pyrène, ne voient que Lui, l'immuable et éternel Mont Canigou.

Dominant la plaine,
majestueux et royal,
La terre des Dieux.

La montagne mère,
de fécondité symbole -
De l'eau dans la plaine.

De plus de mille autres terres encore, suivant certaines conditions atmosphériques, il est identifiable. Le soleil dans le dos, l'observateur attentif et patient, quand la silhouette de sa cime pyramidale se projette sur fond de ciel crépusculaire, le discerne, l'identifie, lors depuis le sommet de Notre Dame de la Garde ou Mont Dôme de Marseillevyre, à Marseille; le Mont Blanc, le Mercantour, l'Oisans ou la Barre des Écrins, dans les Alpes; le Pic de Midi de Bigorre, le Mont Perdu ou le Vignemale, dans les Pyrénées Centrales; les grandes hauteurs volcaniques, Cantal, Puy de Sancy, Monts Dore, Mont Dôme, d'Auvergne; ou le Mont Gerbier des Joncs, du Velay le Monte Cinto ou les Massifs granitiques de l'ouest de la Corse; le massif des Iglésientes, en Sardaigne... ; et, dit-on même *-ne serait-ce qu'utopique réalité inaccessible aux sens...? que matérialité abstraite, artificiellement séparée de toute vie...?-*, du Djurdjura, en Kabylie, et de l'Etna, en Sicile.

Horizon visuel,
rotondité de la Terre,
altitude aussi.

Canigou, un phare
dans le ciel atlantidien -
Platon le savait.

Emblématique des Comtats, montagne du pain pour les laborieux travailleurs et les forçats de la terre, bûcherons, herscheurs, haveurs ou mineurs, porions et

galibots, charbonniers, forgerons ou agriculteurs, âniers, vachers et bergers, qui gravissaient les flancs boisés et les pâtures d'altitude, montagne exploitée, surexploitée, saignée à blanc et étiolée, mais toujours proluxe évoquant l'histoire du fer, *-des filons aux premiers siècles avant Jésus Christ, originellement difficiles d'accès, avec des gisements du Balatg, du Pic des Pradelles et de l'Alzine...-*, des mines à ciel ouvert ou à galeries et des forges, *-Velmanya, Ballestany, Batère, Fillols, Formentera, la Pinosa, Escaro...-*, et l'histoire de la transhumance, *-les Jasses, les Estables, les Cortalets, Pratscabrera, le Baciver, le Ras des Anyels, le Pla de las Egues...-*, le Canigou fut longtemps considéré, faute de relevés précis pour les autres massifs, comme le point culminant, *-étant comme tel dans tous les livres de géographie et enseigné comme tel durant des décennies-*, de la chaîne pyrénéenne car sa grandeur majestueuse s'imposait comme une évidence.

Vigie maritime
entre hautes terres et plaine -
Porte de deux mondes.

Qui aurait eu courage à se commettre dans un crime de lèse-majesté ? Qui aurait eu l'outrecuidance d'affirmer que le Canigou n'était pas le plus coruscant des plus coruscants ? Surtout pas les hommes, fils de sa terre nourricière, ni les novellistes et les publicistes, ni les poètes et les rhapsodes, ni les bardes et les félibres, ni les chantres et les musiciens. Par eux, leur voix du cœur, celle de leur esprit, chacun dans son registre, se tresse un florilège, une chrestomathie et un spicilège d'œuvres lyriques, bucoliques, épiques ou hugoliennes, cueillies en brassées d'odes, élégies et sonnets.

Terres d'exception,
terre du fer et de paix -
Terre des poètes.

Au-dessus de ce panier de fleurs, l'ennoblissant, l'élevant au Parnasse, monument de la Catalogne et du Roussillon, œuvre magistrale et pérenne de la Renaissance catalane et catalanophone, surgit « Canigo » de Mossen Jacint Verdaguer, un poème polyphonique, un brin héroïque et extraordinaire, un éclat, lors hexamètres et pentamètres alternant pour un chant de deuil, tendre et triste, un copeau émotionnel et sentimental et une fibre liturgique, ordonné comme une symphonie exaltant le génie d'une langue pure et céleste, vive et

chantante, s'ouvrant et s'élevant, majestueux « *dans le ciel bleu flamboyant* », en harmoniques madrigaux, sur le Royaume de Canigou en terres des Bienheureux.

DÉCEMBRE 2004

Philippe Quinta

Le val de Truyère aujourd'hui oublie sa douceur. Le vent est humide et froid. Tous les chats de Chantal astiquent leur fourrure dans la grande maison. Je lui apporte les miens. Retraite de six jours au pays des matous. Une chambre leur est acquise. Leur présence en effraierait plus d'un. Tandis que nous parlons de mes deux sauvageonnes, dont l'une affublée du nom de Pirouette vit sa vie dans une permanente intranquillité, Nana domine sa peur et frotte déjà son pelage aux jambes de Chantal. Celle-ci me promet qu'elles seront bien traitées. À la vue de tous ces félins qui stationnent, pattes ramassées et queues enroulées dans chaque pièce de la maison, je n'en doute pas.

*Dans l'appartement
Du sol au plafond
Cent chats qui somnolent*

Voici donc une crèche amoureusement préparée par ma belle mère. - Chez elle, hommes et animaux se partagent le même espace. De l'hirondelle blessée, au coq eczémateux, sans oublier bien sûr les chiens gourmands et les matous aux poils soyeux, le soir venu, tout le monde rentre dans l'arche. - Une crèche, disais-je, avant de parler d'arche, avec tout ce qu'il faut aussi d'amitié : pâtres, mages, artisans et sainte famille et le petit jésus sous les humbles regards de l'âne et du bœuf. Il manquait une très petite à ce tableau-là, la voilà :

*Dans la crèche admise
Entre l'âne et le bœuf
La mouche en prière*

Voici venu, en cette fin d'année, le trépas de mon pauvre père. Trois jours de lente agonie. Le contraste est frappant entre le temps de fin du monde qu'il fait dehors et la paix du vieil homme qui, entouré des siens, abandonne les derniers fils qui le rattachent à la terre. Tandis que le vent souffle fort et que la neige fouette les vitres, dans le petit studio, il fait chaud et aimant. Les mots d'amour

se relaient au chevet du mourant. On cherche son regard qui revient quelques fois au prix de généreux efforts. À tous, proches ou plus lointains, individuellement, il cherche à dire adieu.

Personne n'ignore qu'il ne reviendra plus de ce progressif lâcher prise. Seul son souffle à présent le maintient parmi nous. À la faveur du grand silence de la nuit, il pousse sans souffrir son dernier soupir sous les yeux noyés de larmes de sa femme et de son aînée.

*Tempête de neige
Au chaud la calme agonie
De mon vieux papa*

J'ai su plus tôt qu'un autre (qui peut dire pourquoi) la mortelle condition des hommes. J'ai supplié ma mère de me garder près d'elle jusqu'à la fin du monde. Mais j'ai vite compris qu'elle n'y pourrait rien, que son immense amour n'empêcherait ni son deuil, ni le mien.

Aujourd'hui, à quatre-vingt-cinq ans, voici la mort qui l'endommage, non la sienne mais celle de son homme. Soixante-cinq ans de mariage, sans compter bien sûr les jeunes années de leurs élections.

*Corbillard en tête
Ma mère toute en sanglots
Entre ses deux filles*

Je ne me sens pas (c'est le moins que je puisse dire) à la hauteur du grand franchissement. Enfant peureux, je tremblais, quand, dans la cour, il me fallait lutter contre un adversaire de ma taille. Là, il n'est même pas de combat, ni d'adversaire et je tremble plus que jamais. Et pourtant la nouvelle année est là, à deux pas, toujours confiante dans les cœurs qui festoient malgré le glas annoncé d'une pandémie.

*L'année va finir
Bientôt de ma vie aussi
Le terme viendra*

*Livré au trottoir
Sans pied et sans ornements
Le sapin déchu*

Au Japon, le nouvel an est grandement fêté. Dans quelques provinces, les festivités s'étendent jusqu'au 14 janvier. Il est donc naturel que le monde du haïku, l'honneur, depuis toujours, comme la cinquième saison. Les réjouissances sont beaucoup plus modestes chez nous. Ne concernent en général que la longue soirée du 31 décembre. Il n'empêche ! Ce passage s'imprime dans mon cœur vieillissant mieux qu'un anniversaire. En voici, pour conclure quelques menus échos :

Ici deux frères haïkus, antagonistes dirons-nous dans leur façon de voir le monde :

*L'an qui vient sait-il
À quels malheurs il s'expose
Douze mois durant*

*L'an qui vient ignore
À quels bonheurs il se livre
Douze mois durant*

Une autre façon de faire la fête !

*Premier jour de l'an
sans amis ni famille
bonheur silencieux*

Plus coléreuse !

*Une fois encore
Seul à attendre l'an neuf
Et rien à becqueter !*

Et enfin quand même, plus conviviale !

*Premier jour de l'an
le temps d'un repas fuyons
les soucis du monde*

AUTOMNE À MONTRÉAL

Patrick Simon

Le jour de l'Action de grâce est congelé dans toute l'Amérique du Nord. Et j'ai remarqué qu'au Québec, ce jour était empreint d'un rituel automnal. Chacun range ses affaires d'été, les balcons se dépeuplent de leurs tables et chaises de jardin. Et moi, j'ai décidé de prendre une marche au gré des rues Saint-Denis et Drolet. Entre le nord de la ville et son centre urbain, j'aime flâner et regarder au tour de moi. Et aujourd'hui est d'autant plus plaisant qu'il fait beau. Les rayons de soleil caressent mon visage. Un petit vent parfois me fait sentir les feuilles séchées. Pour certains, c'est Dieu qui a fait l'automne avec ses belles couleurs. Pour d'autres, c'est juste le temps de repeindre les escaliers avant les tourments de l'hiver.

Dans les rues, c'est parfois un tapis improvisé, aux multiples couleurs. Pas encore de neige, de si belles feuilles. Et encore le temps des vélos qui circulent dans nos rues.

*Les feuilles tombent,
Composent un frêle tapis
Jaune, orange, gris.*

Parfois, je préfère quitter ma rue, la Saint-Denis, celle qui descend de haut en bas la ville, entre une rivière, un des bras du fleuve, et le fleuve lui-même, au sud de l'île. Alors je tourne sur la rue Drolet, dès que se montrent ces belles maisons de ville, avec leurs escaliers de fer, descendant droit, été comme hiver. la rue est vide, parfois. À d'autres moments, une personne marche sur le trottoir. Souvent, elle me dépasse. Je prends le temps de poser avec mon appareil numérique ces maisons victorienne et américaine à la fois.

*Sur la rue Drolet :
Ballade symphonique :
Cliquetis feuillu.
Une paire de fesses
Scandent chaque mouvement.*

Les voitures qui circulent n'ont pas encore leurs pneus d'hiver. Mais certains automobilistes l'ont fait. Car, dans une à deux semaines, ce sera l'affluence et la longue attente.

*Elle tombe à mes pieds.
Qui ? La feuille sur la rue,
À deux pas de moi.*

Parfois, les rues sont entrecoupées d'usines ou de voies qui barrent le paysage et il faut passer en dessous. Alors, j'aime carrément replonger dans le métro comme aux premiers jours où je vivais à Montréal, encore sans voiture. C'est là aussi, paradoxalement que j'ai fait mes premiers poèmes en forme de haïku ou de tanka, dans cette modernité. Ou alors sur les bords du fleuve ou de son affluent, la Rivière-des-Prairies...

*Les cheveux auburn
Elle fait briller ses lèvres.
Un quai de métro.*

Puis, dès le quartier Mont-Royal, je ressors en surface et je m'imprègne à nouveau de la vie automnale, faite de promenades ou de pause café ou autres breuvages. Les gens prennent le temps et montrent encore des vêtements légers, même si les vitrines nous dévoilent les vêtements d'hiver si prompts à nous cacher, à nous protéger d'un seul baiser. Les terrasses de café ou les bancs des parcs sont pris d'assaut. Des étudiantes parlent en marchant, des personnes plus âgées ou tout simplement nonchalantes, prennent juste le soleil.

*Au Quartier latin
Se mélangent les odeurs,
Rayons de soleil.*

Ma ballade s'achève face au buste d'Émile Nelligan, le poète de Montréal. Il est non loin de la Maison des écrivains mais il est surtout proche des badauds qui sillonnent le Square Saint-Louis et son jet d'eau. Dans le luxe, le calme et la

volupté de cette fin d'après-midi, se hâte seulement un écureuil ; il prépare ses repas d'un hiver pas si loin.

*Square Saint-Louis :
Dialogue algébrique
Sur le macadam.*

*L'écureuil fouille
Parmi l'amas de feuilles ;
Bronze Nelligan.*

Puis, vient le temps de rentrer. Alors, je reprends le métro bleu et blanc dans les entrailles de la ville et je remonte doucement vers ma rue de Saint-Denis. Octobre n'a pas encore donné son été indien. Il me restera d'autres ballades à faire à Montréal.

*Grondements en terre :
Le métro me ramène ;
Fin de ballade.*

(Le texte avec les photos prises par l'auteur est à voir sur son site Internet personnel : <http://www.patricksimon.com/poesie/haibun.htm>)

CARNET DU JARDIN

Monika Thoma-Petit

30 juillet

Hier après-midi, au plus fort de la canicule, j'étais assise au jardin pour réfléchir au nouvel aménagement que j'allais faire du coin « difficile » de ma plate-bande à l'ombre, à côté de la clôture, juste devant les lilas. Tout d'un coup, je me fais déranger par des cris poussés haut et fort, d'une voix aigue. Ça vient du fond du jardin, là où le chèvrefeuille, l'amélanchier et le pin forment une sorte de fourré assez dense. Sans bouger de ma chaise longue, j'étire le cou pour mieux voir. Finalement, je le découvre:

dans le vieux pin
un tout petit oiseau
fait tout ce vacarme

Ça ressemble à un bruant, mais je n'en suis pas certaine. Trop curieuse, j'ose m'approcher – alors, évidemment, il se sauve avant que j'aie le temps de l'identifier. Après un moment, ses cris me viennent d'un peu plus loin, de la haie du voisin, pour ensuite s'éloigner de plus en plus.

Maintenant que ses vociférations se sont évanouies, j'entends à nouveau le bruit tout proche de la voie rapide qui sert, de jour comme de nuit, de toile de fond urbain à mon petit paradis de jardinière – mais que l'oiseau, si petit fut-il, avait fait disparaître, le temps d'un instant.

17 août

Après plusieurs jours d'absence, passé en compagnie d'amies dans une retraite de femmes au bord du Lac Clair dans les Hautes Laurentides, j'ai entendu ce matin une voix familière. « C'est ben beau, tout ça » m'a dit mon jardin (qui avait emprunté, pour les circonstances, la voix de mon chum) – « Oui, c'est ben beau tout ça, la forêt sauvage, le lac, le huard, les libellules et les traces d'original » – (là, j'ai commencé à le soupçonner de lire mon blogue en cachette

– mon chum, pas le jardin) – « Mais tu ne trouves pas qu’il serait à peu près temps que tu arrives en ville – regarde un peu de quoi j’ai l’air ! ».

Il avait raison. Non pas qu’il manquât d’eau – le jardin, pas mon chum – il en avait pris bien soin à ce chapitre – mais un tas d’herbes que je n’oserais pas qualifier de mauvaises, puisque, au fond, elles se trouvaient seulement à la mauvaise place, avaient profité de mon absence pour s’accaparer les plates-bandes. Les hémérocailles avaient terminé leur floraison. Leurs hampes florales, fanées, avaient grand besoin d’être coupées. Même chose pour les fleurs des hostas, des monardes et des marguerites – inutile de le nier, le tout donnait une impression pas mal négligée. Mais surtout, au fond du jardin, le tas de compost criait silencieusement à l’aide – il suffisait d’y jeter un coup d’œil et de prêter l’oreille pour comprendre qu’il était grand temps de le transbahuter.

tas de compost
les deux mains dans la terre
vivante

C’est ainsi qu’on m’a gentiment ramenée en ville, j’ai renoué avec mon petit lopin de terre urbaine et j’ai passé la journée au jardin. J’ai fait des découvertes, par exemple à côté du cabanon, là où, au printemps, mes deux belles clématites Jackmanii avaient succombé à la maladie du flétrissement.

contre toute attente
la repousse vigoureuse
des clématites

D’autres surprises étaient un peu moins agréables.

désherber
entre astilbes et baume mélisse
une ortie

Après le nettoyage de la baignoire d'oiseau, il y eut soudainement affluence. Les moineaux devaient prendre un numéro, tellement c'était populaire.

dans le bain d'oiseau, un merle
en impose à tous les autres

18 août

Ça fait déjà presque un mois que mon vieux matou est parti « au paradis des chats » (comme disait la petite Zoé) – et il me manque encore. Souvent, je vois son ombre, furtive, dans mon champ de vision périphérique. Mais surtout, je m'attends à le voir, là où il se trouvait souvent : sur la galerie devant la porte de la cuisine, attendant que j'ouvre pour le laisser rentrer. Sur la terrasse, prêt à sauter sur la table où il s'installait de tout son long, de préférence à travers mon cahier pour m'empêcher d'écrire, m'offrant son ventre blanc, quêtant des caresses. Surgissant de sa cachette sous le balcon en avant, pour nous saluer quand on revenait de nos courses ou d'une sortie de soirée.

Pourtant la vie continue. Le jeune matou gris des voisins traverse maintenant avec insolence notre jardin – il a compris qu'il n'a plus rien à craindre. C'est un beau chat avec un pelage soyeux, mais il a la face bourrue, pas un beau visage doux et digne comme Bilbo.

il se lave
au milieu de ma pelouse
le chat du voisin

2 octobre

L'automne est gris ce matin. Gris et pluvieux. Mais le gris ambiant fait encore davantage ressortir les couleurs des feuilles : le jaune pour le frêne et les peupliers, tous les tons de rouge pour l'amélanchier, vert-de-gris pour l'olivier de Bohème... Seuls les lilas ont gardé leur vert d'été.

La pluie de la nuit a teint tous les troncs d'un noir profond. Elle a aussi fait tomber les feuilles rousses de ma vigne sauvage. Ne restent que les branches nues – et les petits fruits bleus.

mes raisins sauvages
elle les cueille en volant
la grive

10 octobre

Pour clore le Téléjournal hier soir, Miss Météo nous a annoncé qu'on venait de vivre la fin de l'été indien et qu'à partir d'aujourd'hui, on entrera dans un autre régime. En effet, hier le temps était superbe. L'air était d'une telle douceur – une petite brise, le soleil et ciel bleu – idéal pour travailler dehors.

déjà le frêne
laisse aller ses feuilles jaunies
lumière d'automne

Pendant que le traditionnel repas de la fête de l'Action de grâces mijotait au four, j'ai donc continué à préparer mon jardin pour l'hiver.

J'avais des asters, des rudbeckies et des orpins à diviser, des lis et des pivoines à planter. Une centaine de bulbes de tulipes et de jonquilles attendaient qu'on les mette en terre.

Mais avant, il fallait de toute urgence que je m'occupe de mes différents composteurs.

bien trop jeune
pour aller sur les plates-bandes
ce compost

vieux tas de compost
ma fourche fait dégringoler
deux cent mille cloportes

19 octobre

Les pluies des derniers jours, associées aux forts vents, ont eu raison des dernières feuilles du frêne qui est maintenant tout dépouillé de son or.

disparue
sous l'épais tapis de feuilles
la pelouse

Nous passons la tondeuse pour les hacher et ainsi en diminuer la surface afin qu'elles se compostent mieux. En revanche, l'érable de Norvège devant la maison est encore en pleine possession de ses moyens. Il va falloir attendre la première neige avant qu'il abandonne son feuillage. C'est la même chose pour le lilas et l'olivier de Bohème.

Il fait de plus en plus froid. Bientôt il faudra mettre des gants pour terminer les travaux. C'est de moins en moins agréable de travailler dehors. Je me dépêche.

à peine terminé
la mise en terre des bulbes
l'écureuil les trouve